

*Le présent ouvrage est édité en hommage à nos amis blondéliens
qui nous ont accompagnés et aidés pendant de longues années et qui
nous ont quittés récemment : Marie-Catherine Bovis, Marc Leclerc,
Maurizio Malaguti, Yvette Perico, Xavier Tilliette, René Virgoulay.*

« La science n'est bonne que dans l'ardeur
de la charité. »

Maurice Blondel, *Carnets intimes*, volume I

PRÉFACE

LA PHILOSOPHIE OU LA SAINTETÉ DE LA RAISON. POURQUOI CE COLLOQUE ?

par Marie-Jeanne Coutagne

1. BLONDEL DANS LA CRISE PRÉSENTE

Pour un philosophe et un chrétien, né un 2 novembre (1861) et mort une vigile de Pentecôte (4 juin 1949), le risque est grand de passer pour un apologiste tant est évidente l'étrange conformité entre sa vie et sa pensée, si on la considère de l'extérieur.

Pourtant ce serait passer ici à côté de l'intention fondamentale de Maurice Blondel. Le « philosophe d'Aix » pourrait nous paraître sans doute un peu loin de nous, pourtant il a soupçonné, dès la fin du XIX^e siècle, les caractéristiques d'une crise dont nous ne parvenons pas à sortir, puisque la modernité justement se définit par sa situation perpétuellement « critique » particulièrement vis-à-vis de la religion comme de toute transcendance « en surplomb ». Se situant au cœur de la rationalité occidentale, et l'interrogeant à partir de ce qui la résume et peut-être la définit, Blondel entend relever le défi :

« ... La pensée moderne avec une susceptibilité jalouse considère la notion d'immanence comme la condition même de la philosophie : c'est-à-dire que, si parmi les idées régnantes, il y a un résultat auquel elle s'attache comme à un progrès certain, c'est à l'idée, très juste en son fond, que rien ne peut entrer en l'homme qui ne sorte de lui et ne corresponde en quelque façon à un besoin d'expansion, et que ni comme fait historique, ni comme enseignement traditionnel, ni comme obligation surajoutée du dehors, il n'y a pour

lui vérité qui compte et précepte admissible sans être, de quelque manière, autonome et autochtone¹. »

Notre problème aujourd'hui consiste, à retrouver dans la vie et la pensée des ressources de dépassement du nihilisme qui nous assaille. Or Maurice Blondel prend exactement place en ce lieu où se noue cette dialectique particulière de *L'Action*, posée dès 1893, incessamment reprise ensuite, malgré d'évidents et inévitables déplacements. Cette place justement en fait le prix. Elle se définit en ce mot : l'action, révélation à soi de la liberté dans la mouvance de l'infini². L'homme moderne s'appréhende d'ailleurs moins comme libre que comme appelé à le devenir.

En fait, il s'agit moins de rappeler que l'office de la philosophie est peut-être de tout comprendre, y compris la religion, que de fonder à nouveau sa fonction propre qui est de remonter sans cesse la pente de la méthode selon la requête de son objet – l'homme –, ouvrant ainsi à la fois sur un projet phénoménologique (sans préjudice pour l'ontologie) et une tâche de rassemblement³ dessinant les contours de la fameuse méthode d'immanence sans immanentisme, selon laquelle « rien ne peut entrer dans l'homme qui ne sorte de lui⁴ ».

1. Maurice, Blondel, *Histoire et Dogme*, Paris, P.U.F., 1956, p. 34.

2. En ce sens, *L'Action*, quoique de manière radicalement différente, s'insère dans la série des thèses de Sorbonne qui rendent à la liberté sa place, dans un univers où la science semblait la lui refuser : *1838 *L'Habitude*, de Ravaisson ; *1871 *Le Fondement de l'induction*, de Lachelier ; *1874 *La contingence des lois de la nature*, d'Émile Boutroux ; *1889 *Les Données immédiates de la conscience*, d'Henri Bergson.

3. « *sub specie totius* ». Cf. Maurice, Blondel, *L'Action* (1893), Paris, P.U.F., 1950, p. 292. (cité ensuite A 93)

4. *Lettre sur les exigences contemporaines en matière d'apologétique*, Paris, P.U.F., 1956, p. 34. C'est par la méthode d'immanence que Maurice Blondel s'inscrit dans une perspective du devenir de la modernité (cf. « L'analyse de l'idée d'immanence » dans Yirmiyahu Yovel, *Spinoza and other heretics*, Princeton, Princeton University Press, 1989). Mais c'est par là que M. Blondel retourne la modernité sur elle-même.

2. LE PHILOSOPHE ET LE CHRÉTIEN DANS SA RÉALITÉ CONCRÈTE

Or la philosophie de M. Blondel⁵ a d'emblée revêtu cette tonalité existentielle et spirituelle qui n'échappait pas aux étudiants du professeur Blondel. Comment, en effet, faire cohabiter dans le philosophe, l'intégrité philosophique et la doctrine chrétienne. La religion en esprit et en vérité est celle de l'esprit incarné, ou si l'on veut de la lettre informée par l'esprit. Il est de la nature de l'homme d'être enseigné, par un autre, mais c'est l'enseignement divin qui seul rend libre.

Aussi M. Blondel nous propose-t-il une spéculation hardie, onéreuse et crucifiante, au sens propre du terme, fondée sur la conscience critique de notre insuffisance, ne laissant jamais cependant « la philosophie échapper à la condition du philosophe, c'est-à-dire en définitive aux options les plus graves de la destinée quand elles passent au prisme de la religion⁶ ».

Blondel, profondément croyant, constate dès sa jeunesse la rapidité de la sécularisation et l'éloignement des esprits vis-à-vis de la tradition chrétienne. Ce qui peut apparaître à certains comme périphérique, lui semble alors central et il décide d'y consacrer son analyse rationnelle, entendant par-là engager un débat qui lui tient profondément à cœur, et en même temps dégager cette idée selon laquelle l'idéologie de la modernité y est impliquée pour l'essentiel.

Blondel est parti dans sa recherche philosophique d'une expérience vécue, celle du christianisme, qui représente en somme comme l'idée directrice et organisatrice de son effort philosophique : « Vivant en chrétien, je cherche comment penser en philosophe⁷. »

Dans ses dernières pages, Blondel écrit :

« Pour sauvegarder l'homogénéité et l'intégralité de la philosophie en sa méthode, en son esprit et en ses conclusions, c'est bien du point de vue de

5. Maurice Blondel, « Saint Augustin », in *Cahiers de la Nouvelle journée*, Paris, Bloud et Gay, 1930.

6. Maurice Nédoncelle, *Existe-t-il une philosophie chrétienne?*, Paris, Fayard, 1956, p. 87.

7. Cf. Paul Archambault, *Vers un réalisme intégral, l'œuvre philosophique de M. Blondel*, *Cahiers de la Nouvelle journée*, Paris, 1928, Ed Bloud et Gay, p. 40.

l'action qu'il convient de la développer ; car c'est dans une telle perspective que les vérités les plus spéculatives et les exigences les plus positives convergent et se confirment, sans qu'on puisse faire abstraction ni du Dieu de la spéculation, ni du Dieu de charité, ni du destin des causes secondes, ni de la transcendance absolue du pur agir, ni des secrètes exigences d'une vocation appelant l'homme à une fin plus qu'humaine⁸. »

3. LA PERSPECTIVE TRINITAIRE D'UNE PHILOSOPHIE

Toute l'œuvre de Blondel, en son unité même, peut se comprendre comme une sorte d'argument ontologique, foyer rayonnant de certitude. C'est compréhensible dès l'*Action* de 1893, mais plus encore dans la tardive Trilogie, où l'argument ontologique est mis étroitement en relation avec le dogme de la Trinité. Notre existence, au demeurant, est plus incompréhensible sans la Trinité que la Trinité n'est incompréhensible à l'homme : la Trinité, perspective centrale du blondélisme, n'est que l'argument ontologique transporté dans l'absolu⁹, là où cette preuve n'est plus une preuve mais la vérité même et la vie de l'être¹⁰. Qu'est-ce que le mystère trinitaire si ce n'est celui de l'Être qui « se donne tout à un autre Lui-même », lequel « n'est ce qu'il est, qu'en se donnant à son tour ». Leur don mutuel, qui est charité, n'est pas un « surcroît venu après coup », il est substantiel. Et les trois sont l'Être, ou plutôt, pour l'appeler du nom qu'il porte dans l'histoire des hommes, « Dieu¹¹ ».

8. Maurice Blondel, *L'Action*, tome I, Paris, Alcan, 1936, *Excursus*, p. 386.

9. Cf. ce que Blondel appelle le « Sondage central » dans *l'Être et les êtres*, Paris, Alcan, 1935, 149 *sq.* (cité ensuite Ee).

10. Impossible, chez Blondel en effet, de penser un Dieu qui soit seulement Père et Fils : soit le Fils passif n'est pas Image du Père actif ; soit le Fils est actif comme le Père en l'engendrant, et Dieu est le lieu d'un devenir confus ; soit le Père est passif comme le Fils, et Dieu est un doublon inerte et absurde. Faut-il donc que la raison se résigne à demeurer dans l'obscurité ? Non, elle trouve plus de soulagement à s'ouvrir au mystère que la tradition chrétienne nomme « Trinité » : « La seule issue possible qui s'offre à notre embarras ouvre une perspective sur ce que déjà d'anciennes doctrines avaient nommé l'intime procession, l'éternelle genèse de l'Être unique et trine. » (Ee, *op. cit.*, p. 187).

11. *Ibid.*

On a souligné avec force combien la pensée de Blondel est profondément christologique dès l'*Action* de 1893. L'un des amis les plus proches de Blondel, le père Auguste Valensin disait que le christianisme est cette religion où le panthéisme est vrai, une fois seulement, dans le cas du Christ ! Blondel précise que le panchristisme seul permet d'échapper au panthéisme, ce qui revient à dire à peu près la même chose ! La médiation du Christ s'étend à toutes choses. Mais si on lit avec précision les *Carnets Intimes*¹² de Blondel, on trouve des remarques nombreuses concernant l'Esprit Saint, ce qui est plus original. L'Esprit saint est chez Blondel la respiration du Père et du Fils, l'Esprit commun et unitif : « c'est en s'aimant et pour s'aimer, en s'unissant et en se donnant l'un à l'autre sans s'identifier que le Père et le fils s'embrassent en une inépuisable fécondité¹³ ». Or il y a bien un rapport analogique avec l'être fini que nous sommes, car la pensée et l'être en nous ne s'identifient pas au point de se confondre, et c'est de cette tension entre la pensée et l'être que procède l'action¹⁴. Il y a pourtant trace de la Trinité en nous. Le Saint-Esprit est comme le « lien substantiel » entre le Père et le Fils, dans une parfaite et indivisible unité. Bien loin de faire de l'Esprit la catégorie abstraite de notre idéal, le réalisme concret de Blondel souligne la jonction entre le réel sensible et l'idéal spirituel qui caractérise à la fois la pensée philosophique et plus encore la méthode dialectique qu'il adopte. Cela suppose la reconnaissance de l'action de l'Esprit dans la création, puisque la créature que nous sommes, inachevée et bornée est appelée par charité divine à accéder à un état de grâce qui constitue comme une sorte de scandale métaphysique : l'Esprit perfectionne l'œuvre du Père et du Fils, en la rendant spiritualisable, et en fournissant à la création sa dignité, « offrable à Dieu¹⁵ ». D'où la nécessité du détachement et de la mortification pour

12. Maurice Blondel, *Carnets Intimes*, Paris, éditions du Cerf, 1961-1966 (Tome I, 1883-1894, cité ensuite C I ; Tome II, 1894-1949, cité ensuite C II).

13. C II, p. 151.

14. Cf. Henry Cremona « L'Esprit saint et la spiritualité chez Maurice Blondel », *Bulletin des Amis de M. Blondel* (BAMB) Nouvelle série, n° 18, p. 33-34. Nous ne pouvons, dans le cadre de ces quelques lignes, approfondir la question d'une éventuelle « ontologie trinitaire » chez Blondel, problématique au demeurant postérieure à ses réflexions. Cf. Klaus Hemmerlé, *Thèses pour une ontologie trinitaire*, Paris, éditions Ad Solem, 2014 ; ou encore Vincent Holzer, « L'ambivalence de l'ontologie trinitaire. Un état de la question », *Transversalités*, 2019/1, n° 148, p. 31 sq.

15. C II, p. 150.

pouvoir « se remettre à l'Esprit de Dieu¹⁶ ». C'est dans ce mouvement d'abandon, d'évidement¹⁷ et de perte que nous pourrions, en nous ouvrant à l'Amour, nous retrouver en Dieu, si nous acceptons de laisser circuler l'Esprit dans nos cœurs, pour devenir « demeures de l'Esprit¹⁸ ». Ainsi pour penser et écrire, nous faut-il l'onction de l'Esprit.

On comprend alors combien Blondel entend inclure au cœur de son travail philosophique, son expérience spirituelle la plus intime dans ce qu'elle a à la fois de singulier et d'universel. Comme l'ont fait d'autres penseurs avant lui et parmi les plus grands, Augustin, Bernard, Bonaventure ou Thomas par exemple, sa vie spirituelle ne cesse de nourrir ses analyses. Il ira jusqu'à dire que les voies de l'ascèse, ne constituent pas seulement un auxiliaire, mais une condition de toute discipline intellectuelle ; elles ne sont jamais des conditions extrinsèques mais servent à faire voir l'objet même qui sans elles serait voilé : « il ne suffit pas d'y mettre du sien, il faut payer de toute sa *personne*¹⁹ » !

4. LE COLLOQUE D'AIX

Le propos du colloque qui a eu lieu à Aix-en-Provence les 15 et 16 novembre 2019 et dont nous découvrirons ici les interventions, est de comprendre comment il peut y avoir dans la réflexion philosophique de Maurice Blondel et de son propre aveu, une voie spirituelle et un chemin de sainteté.

« La véritable philosophie est la sainteté de la raison. La volonté nous aliène et nous assimile à sa fin, l'entendement nous assimile et nous acquiert son objet : voilà pourquoi, en nous donnant à Dieu par un dévouement total, nous pouvons le mieux pénétrer par le regard ; la pureté du détachement intérieur est l'organe de la vision parfaite. On ne peut le voir sans l'avoir, l'avoir sans l'aimer, l'aimer sans lui apporter l'hommage de tout ce qu'il est,

16. C I, p. 397.

17. Cf. Henry Duméry, « La spiritualité blondélienne », *Nouvelle revue Théologique*, 72, n° 7, 1950, p. 704-714.

18. C II, p. 43.

19. Maurice Blondel, « Lettre à propos de la communication de M. BOURGAREL : Le rôle de l'ascèse dans la connaissance », *Études Philosophiques*, t I, 1927, p. 43-45.